

ALLEMAND
ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT
VERSION ET THÈME

Olivier Baisez, Pierre-Yves Modicom

Coefficient 3, durée 6h.

Chiffres :

Cette année, le jury a corrigé 21 copies, contre 17 en 2017 et 12 en 2016. Sur deux ans, on assiste donc à une très forte hausse du nombre de candidats. Le jury n'a pas reçu de copies blanches, toutefois tous les candidats n'ont pas réussi à achever leurs traductions, ce qui témoigne d'un problème de gestion du temps, qui n'est pas forcément sans rapport avec le manque de sang-froid et de sérénité dont témoignent certaines prestations.

Le jury a attribué des notes comprises entre 4,5 et 18. La moyenne d'ensemble est de 12,16, en très légère hausse par rapport à l'an dernier (12,03).

I : Version

Si la plupart des traductions proposées étaient de bonne voire de très bonne facture, une quantité non négligeables de copies se caractérisaient, à certains passages précis, par un manque de bon sens sur lequel le jury juge nécessaire d'attirer l'attention des candidats.

Le premier passage concerné est celui où Anna Seghers convoque l'image d'Epinal des femmes de pêcheurs marseillais reprisant des filets étendus à sécher (lg. 6 à 8, puis 11). L'ignorance de tel ou tel terme employé par l'auteure pouvait aisément être palliée si les candidats prenaient un peu de distance par rapport au texte et tentaient de se figurer la scène dépeinte. Au lieu de cela, de nombreux candidats ont parlé de femmes « flânant devant les boutiques », ou « se frottant aux draps ». Il est vrai qu'ici, *Netze* non plus ne semble pas avoir été compris, mais il est permis de se demander si ce candidat, en-dehors d'une situation de stress liée à une épreuve de concours, croit vraiment que l'usage matinal à Marseille est de se frotter à des draps pendus aux fenêtres. Sans aller jusque-là, de nombreux candidats ont traduit *flicken* par un verbe de regard, ce qui leur permettait de ne pas aller au-delà du faux-sens, mais là encore, un effort de visualisation, et le cas échéant de réflexion sur ce que pouvaient être les activités des femmes de pêcheurs après le retour de leurs maris, aurait sans doute permis d'arriver à la bonne solution.

L'autre passage ayant prêté le flanc à des tentatives hasardeuses qu'un peu plus de sang-froid aurait permis d'éviter se situe à la fin du texte (lg. 26-30). Il s'agit de la description d'une femme cuisant des pizzas dans son fourneau, qui est comparée à une figure antique et intemporelle, du haut de sa colline. De nombreux candidats n'ont pas réussi à visualiser le début de ce passage (l'ouverture de la boutique et l'allumage du four), ou la fin. Traduire *Sie hatte immer auf diesem Hügel am Meer auf ihrem uralten Gerät die Pizza gebacken* (lg. 28-29) par *Elle avait toujours sur son couvre-chef à la mer une trace de farine d'une pizza qu'elle avait préparée* dénote avant tout une perte de moyens et de lucidité devant le texte. En soulignant ce point, notre objectif n'est pas de sacrifier à l'exercice vain des « perles de concours » ni d'accabler certains candidats, mais bien d'alerter les uns et les autres sur un certain rapport au texte qui prévaut parfois en situation de concours, et qui sape les chances de réussite de candidats ayant un niveau honnête par ailleurs. Trop de candidats ont visiblement traduit le texte mot par mot, en butant non seulement sur la syntaxe de passages réellement complexes, mais aussi sur des énoncés ne présentant aucune difficulté de langue majeure. Tout se passe comme si ces candidats perdaient conscience du fait qu'un texte a un sens et qu'en l'occurrence, il s'agissait de saynètes du Marseille populaire du milieu du XXe siècle, vues par un exilé méditant sur sa condition. Si la pure paraphrase fait rarement une bonne traduction de concours, face à ce qui ressemble bien à une fascination ou à une panique devant le texte, elle peut aider les candidats à reprendre pied et à produire une traduction plus sensée et plus à même de convaincre le jury.

Au-delà de cet aspect général, il faut relever plusieurs passages qui ont posé problème.

... *die aufgeregten Stimmen des Elternpaares, die zu dem verlorenen Sohn führen* (lg. 4). Beaucoup de candidats se sont laissés troubler par la reprise de *Elternpaar* par *die* (pluriel ; il s'agit d'un accord sémantique), rétablissant à tort *Stimmen* comme antécédent, et/ou n'ont pas reconnu le verbe fort *fahren*.

L'expression *das, worauf es ankommt* (« ce qui compte vraiment », ici lg. 10), et donc sans doute l'usage correspondant du verbe *an|kommen*, étaient semble-t-il inconnus à beaucoup de candidats, ce qui a provoqué de nombreux contresens.

Le conditionnel d'indifférence (ici *mag geschehen, was will*, lg. 15) n'a été reconnu que dans une minorité de copies, et semble donc inconnu de beaucoup de candidats. Les contresens sur *wenn ihnen auch der Einfall käme* (lg.16) sont restés moindres, mais la valeur argumentative de *auch* a souvent échappé aux candidats. Dernière tournure appartenant à cette famille de constructions concessives ou d'indifférence, *wie dicht auch immer...* (lg. 18-19) a également occasionné une série de contresens. Il y a donc là visiblement une série d'expressions voisines participant de l'expression de l'indifférence (« choix libre ») ou de la concession qui sont mal maîtrisées et nécessiteraient davantage de vigilance de la part des candidats.

Plusieurs copies ont mal construit *Was wär aus mir, dem Flüchtling, in all den Städten geworden, wenn,...* (lg. 19-21) comme si *in all den Städten geworden* était une relative ou une apposition à *Flüchtling* (au lieu de comprendre que *werden* est le verbe principal, conjugué au subjonctif II accompli : *wäre geworden*). Un peu de vigilance grammaticale aurait permis d'échapper à ce contresens, en faisant prendre conscience aux candidats que dans ce cas, la phrase allemande aurait été agrammaticale.

Enfin, à en juger par les traductions lues, la référence aux lanternes rouges signalant les maisons closes (lg. 26) semble avoir échappé à beaucoup de candidats.

Propositions de traduction

Je restai éveillé toute la nuit. J'entendais derrière la cloison les tendres paroles de l'homme qui s'appêtait à partir le lendemain en laissant sa bien-aimée seule avec un enfant (*/ enceinte d'un enfant*) qu'il ne verrait jamais. Il faisait encore nuit noire, mais j'entendais déjà dans la cage d'escalier les voix excitées des deux parents en route pour retrouver leur fils perdu. Je m'habillai. Je descendis, la Source venait d'ouvrir, j'étais le premier client. J'avalai un café amer avant d'aller marcher sur le Cours Belsunce. Les filets étaient étendus à sécher. Une poignée de femmes, qui semblaient perdues sur la place immense, reprisaient les filets. Je n'avais encore jamais vu cela, je n'avais jamais parcouru le cours Belsunce aussi tôt. Assurément, je n'avais pas encore vu ce qu'il y avait de plus important dans cette ville. Pour voir ce qui compte vraiment, il faut vouloir rester. Les rues se voilaient insensiblement aux yeux de ceux qui n'en ont besoin que pour circuler. Je sautai prudemment par-dessus les filets. Les premiers commerçants ouvraient, les premiers vendeurs de journaux se mettaient à crier.

Le crieur de journaux, les femmes de pêcheurs sur le cours Belsunce, les commerçantes qui ouvraient leur boutique, les ouvriers en route pour la tranche du matin, tous appartenaient à la cohorte de ceux qui ne s'en vont jamais, quoi qu'il advienne. L'idée de partir leur vient aussi peu à l'esprit qu'à un arbre ou à une touffe d'herbe. Et même si d'aventure l'idée leur venait, il n'y a pas de billet pour eux. Les guerres leur sont passées dessus, les incendies et la vengeance des puissants. Les cohortes de réfugiés poussés par toutes les armées du monde ont beau être massives, elles ne sont que peu de chose si on les rapporte à tous ceux qui sont tout de même restés. Que serait-il advenu du réfugié que je suis dans toutes ces villes si eux n'étaient pas restés ! J'étais orphelin, ils furent des pères et des mères pour moi, je n'avais pas de fratrie, ils furent des frères et des sœurs pour moi.

Un jeune homme aida sa bien-aimée à ouvrir et à caler son lourd portail. Après quoi, avec une rapidité extraordinaire, il l'aida à mettre en place le fourneau dans lequel elle cuisait des pizzas. Les acheteurs de pizza faisaient déjà la queue. Trois filles de rue sorties prestement de la maison d'à-côté, où brûlait encore la lanterne rouge ; un conducteur d'autobus ; des commerçants. La préparatrice de pizzas, sans être belle, égalait les beautés les plus exquises. Elle était l'égal de toutes ces femmes des vieilles légendes qui restent jeunes à jamais. De toute éternité, elle avait cuit des pizzas sur cette bute en bord de mer, dans son antique

ustensile, lorsqu'étaient passés d'autres peuples dont on ne sait aujourd'hui plus rien, et elle cuira encore et toujours pizzas lorsque viendront d'autres peuples.

Je restai éveillé toute la nuit/ne dormis pas de la nuit. J'entend(a)is de l'autre côté du mur/de la cloison les derniers mots tendres de l'homme qui comptait partir demain/le lendemain et qui laissait derrière lui sa bien-aimée avec un enfant qu'il ne verrait jamais. Il faisait encore nuit noire quand j'entendis dans l'escalier les voix agitées des parents qui s'en allaient retrouver leur fils perdu. Je m'habillai. Je descendis, la Source venait d'ouvrir, j'étais le premier client. J'avalai un café amer, puis je traversai le cours Belsunce. Les filets étendus étaient mis à sécher. Quelques femmes, qui paraissaient perdues sur la place immense, réparaient/raccommodaient/ramendaient les filets. Je n'avais encore jamais vu cela, je n'avais encore jamais été/marché sur le cours Belsunce de si bonne heure. Je n'avais sans doute pas encore vu ce qu'il y avait de plus important/l'essentiel dans cette ville. Pour voir ce qui importe vraiment, il faut vouloir rester. Les villes se dissimulaient/voilaient imperceptiblement aux regards de ceux qui ne font que passer/les traverser. J'enjambai prudemment les filets. Les premières boutiques ouvraient, les premiers vendeurs de journaux criaient.

Le vendeur de journaux, les femmes de pêcheurs sur le cours Belsunce, les commerçantes qui ouvraient leurs boutiques, les ouvriers qui allaient prendre leur poste du matin, tous appartenaient à la masse de ceux qui ne partent jamais, quoi qu'il arrive/adviene. L'idée de partir leur vient aussi peu qu'à un arbre ou à une touffe d'herbe. Et même si l'idée leur venait/quand bien même l'idée leur viendrait, pour eux, il n'y a pas de billets. Les guerres sont passées sur eux, et les incendies, et la vengeance des puissants. Quelle qu'ait été la densité des flots de réfugiés que toutes les armées ont poussés devant elles/Aussi denses qu'aient été les flots de réfugiés que toutes les armées poussent devant elles, ils étaient insignifiants/peu de chose en comparaison de/comparés à ceux qui sont restés malgré tout/envers et contre tout. Que serait-il d'ailleurs advenu de moi, le réfugié, dans toutes ces villes, si ceux-là n'étaient pas restés ! Ils étaient pour moi, l'orphelin, père et mère, ils étaient pour moi, l'enfant unique, frère et sœur.

Un jeune homme aida(it) sa bien-aimée à ouvrir/fixer le lourd battant/vantail d'une porte/d'un portail. Puis il l'aida, avec une incroyable rapidité, à installer/mettre en place le petit four en fer dans lequel elle faisait cuire des pizzas. Déjà les clients se pressaient/bousculaient. Trois filles de joie/prostituées qui sortaient, fatiguées/épuisées, de la maison voisine où brillait encore la lampe rouge, un contrôleur de bus, des hommes d'affaires/commerçants. La vendeuse de pizzas, sans être belle, était cependant pareille aux plus belles parmi les belles (femmes). Elle était pareille à toutes les/ces femmes des vieilles légendes, qui restent toujours/éternellement jeunes. Elle avait toujours fait cuire des pizzas sur cette colline au bord de la mer, avec son matériel/appareil immémorial/antique/archaïque/antédiluvien, quand d'autres peuples, dont on ne sait plus rien aujourd'hui, étaient venus (ici), et elle fera toujours (cuire) des pizzas quand d'autres peuples viendront.

Seconde partie : thème

Les prestations des candidats lors de l'épreuve de thème ont été très contrastées, allant d'excellentes copies ne comptant guère que quelques faux sens et maladresses, à plusieurs textes multipliant les barbarismes, les contresens lourds voire les non-sens. Ce rapport se concentrera sur les erreurs à ne pas commettre, mais cela ne doit pas faire oublier la grande précision et même l'élégance de certaines traductions, qui augurent d'une maîtrise de la langue et d'un talent traductologique certains.

Parmi les erreurs commises, on comptait encore de nombreuses fautes de place du verbe. Trop de candidats ont encore tendance à considérer qu'il est possible, en allemand écrit, de détacher en tête d'énoncé n'importe quel constituant qui le serait aussi en français, avant d'enchaîner sur le reste de l'énoncé, avec un verbe en troisième voire en quatrième position : *draußen, ohne Blick zu Suzannes Auto (...), Ferrer begann...* (pour traduire les lg. 5-6).

Ce point est d'autant plus critique que l'une des caractéristiques majeures de ce texte est la forte quantité de détachements et d'appositions, qui ne pouvaient être rendus tels quels en français. Outre la question de l'ordre, il fallait en effet relever les structures participiales dont la transposition idiomatique en allemand imposait le recours à un verbe conjugué (*s'égarant vers le sol* lg. 2, *ayant envisagé une réaction plus vive* lg. 13, *déchiffrant machinalement* lg. 16...). Il en va de même pour le gérondif (*en refermant...*, lg. 3-4).

Pour des raisons de fluidité, il était également préférable de procéder ainsi pour le groupe infinitif (*avant de sortir*, lg. 3), le groupe participial en fonction d'épithète (*contenant surtout...*, lg. 15), voire pour certaines appositions (*femme d'un caractère difficile*, lg. 12-13), car même si la traduction par une structure équivalente en allemand n'y était pas à proprement parler agrammaticale, l'accumulation d'incises sans verbes conjugués renvoie en allemand au *Nominalstil* caractéristique de certains genres textuels (textes administratifs notamment) et qui aurait été mal à propos ici.

Bien souvent, l'enjeu est donc de trouver un verbe faisant l'affaire là où il n'y a en français qu'un groupe nominal (*sans un regard* → *ohne einen Blick zu schenken / haben / verlieren...*). Parfois, il faut aussi choisir entre rendre le groupe participial par une subordonnée (*ayant envisagé...* → *weil er ... gerechnet hatte, ...*) ou s'écarter un peu plus de la structure de départ en transformant l'ancienne principale en subordonnée (*ayant envisagé...*, *il était soulagé...* → *er hatte... gerechnet, sodass er erleichtert war*) voire en coordonnant deux groupes verbaux autonomes (*Ferrer ouvrit sa mallette pour en extraire...* → *... öffnete Ferrer seine Mappe und zog daraus...*).

Outre ces points saillants du texte, le jury constate encore un nombre relativement élevé d'erreurs de conjugaison sur des faits de langue dont la maîtrise complète peut pourtant s'acquérir par un travail continu au fil de la préparation au concours. Cela vaut notamment pour l'usage de la virgule, en particulier dans les cas de figure où elle est obligatoire pour

délimiter deux groupes verbaux – c'est-à-dire où son omission équivaut à une faute de syntaxe. Cela vaut aussi, encore trop souvent, pour la place du verbe conjugué dans les subordinées. Enfin, les verbes régissant des compléments prépositionnels donnent parfois lieu à des erreurs de construction (mauvaise préposition, mauvais cas) qu'un apprentissage systématique permettrait de limiter.

Traduction proposée et solutions alternatives :

Ich gehe, sagte Ferrer, ich verlasse dich. Ich lasse dir alles, aber ich gehe weg.

Und während [*da*] Suzannes Blick wirr auf den Boden schweifte und ohne Grund auf einer Steckdose ruhen [*harren*] blieb, ließ Félix Ferrer seine Schlüssel auf dem Eingangstisch [*auf der Ablage im Eingang*]. Dann knöpfte er seinen Mantel zu und zog schließlich aus, nicht ohne die Tür des kleinen Hauses sanft/sacht hinter sich zu schließen.

Als er draußen war, verlor Ferrer keinen Blick für Suzannes Wagen, dessen Glasscheiben noch beschlagen waren und unter den Straßenleuchtern still blieben, und begab sich zur U-Bahn-Haltestelle Corentin Celton, die sechs Hundert Meter entfernt war. [*Als er draußen war, gönnte/schenkte Ferrer keinen Blick dem Wagen (/ hatte/verlor Ferrer keinen Blick für den Wagen) von Suzanne (/Suzannes Wagen) (/würdigte den Wagen Suzannes keines Blickes), dessen Glasscheiben noch beschlagen waren und unter den Straßenleuchtern still blieben, und begab sich zur U-Bahn-Haltestelle CC, die sechs Hundert Meter entfernt war.*]

Um neun am ersten Sonntag im Januar war der U-Bahn-Zug so gut wie leer.

Ou

Es war neun Uhr abends, man schrieb den ersten Sonntag im Januar, der U-Bahn-Zug war also so gut wie leer.

Es waren nur ein Dutzend einsame Männer da, wie Ferrer seit fünfundzwanzig Minuten es auch geworden zu sein schien.

Normalerweise hätte er sich gefreut, ein freies Abteil von zwei gegenüberliegenden Sitzbänken zu finden, wie ein kleines Coupé für ihn allein [*ein kleines Einzelcoupé*], was in der U-Bahn seine Lieblingsdisposition war.

Heute abend dachte er nicht einmal daran, zerstreut (aber weniger besorgt als erwartet) von der Szene, die sich gerade mit Suzanne abgespielt hatte, einer Frau schwierigen Charakters.

ou

Daran dachte er heute Abend nicht einmal, denn von der Szene, die sich mit der schwierigen Frau, die Suzanne ja auch war, blieb er noch zerstreut, wobei er weniger besorgt war, als er das erwartet hatte.

Er hatte mit einer lebhafteren Reaktion gerechnet, mit Schreien, begleitet von Drohungen und schweren Beleidigungen, sodass er erleichtert war, aber auch von dieser Erleichterung eben fast irritiert [/ Weil er... gerechnet hatte, war er ...]. Seine Mappe, in der vor allem Körperpflegemittel sowie frische Wäsche steckten, hatte er neben sich gestellt, und hatte zunächst starr vor sich hin geschaut, und Reklametafeln für Bodenbelag, sexuelles Messaging [/erotischen Nachrichtensofortversand] und Immobilienzeitschriften gedankenlos entziffert. Später, zwischen den Haltestellen Vaugirard und Volontaires, öffnete Ferrer seine Mappe und zog daraus einen Auktionskatalog für klassische persische Kunst, in welchem er bis zur Haltestelle Madeleine blätterte, bevor er dort ausstieg.

Ich gehe (fort), sagte Ferrer, ich (über)lasse dir alles, aber ich gehe. Und da Suzannes Blick zum Boden schweifte und ohne Grund an einer Steckdose haften blieb, ließ/legte Félix Ferrer seine Schlüssel auf der Konsole im Eingang. Dann knöpfte er seinen Mantel zu, bevor er aus dem Haus ging und (, wobei er) die Tür behutsam/sacht/leise hinter sich schloss.

Draußen machte er sich auf den Weg zur Station Corentin-Celton, die sechshundert Meter entfernt war, ohne Suzannes Auto, dessen beschlagene Fensterscheiben unter den Straßenlampen schwiegen, eines Blickes zu würdigen. Gegen neun Uhr am ersten Sonntagabend im Januar war die Metro so gut wie (menschen)leer. Da saßen nur eine Handvoll/ein Dutzend einsame(r) Männer, wie Ferrer seit fünfundzwanzig Minuten einer geworden zu sein schien. Normalerweise hätte sich Ferrer gefreut, eine leere/unbesetzte Zelle von gegenübereinander stehenden Sitzen, wie ein kleines Abteil für ihn allein, zu finden/vorzufinden, was in der Metro seine bevorzugte Konstellation/Lieblingskonstellation (Situation) war. An diesem Abend dachte er nicht einmal daran, zerstreut/gedankenlos/geistesabwesend, wie er war, aber von der Szene, die sich gerade mit Suzanne, einer Frau mit schwierigem Charakter, abgespielt hatte, weniger besorgt als erwartet. Da er mit einer heftigeren Reaktion gerechnet hatte, mit von Drohungen und schlimmen/schweren Beleidigungen/Beschimpfungen vermischtem Geschrei, war er(zwar) erleichtert, aber über dieser Erleichterung selbst wie verärgert.

Er hatte seinen kleinen Koffer, der hauptsächlich Waschzeug und frische/saubere Wäsche enthielt, neben sich (ab)gestellt und zunächst hatte er starr vor sich hin/geradeaus geschaut und dabei mechanisch die Plakate entziffert, die für Bodenbelage, Sofortnachrichtendienste sexueller Art und Immobilienzeitschriften warben. (Etwas) später öffnete er zwischen den Stationen Vaugirard und Volontaires seinen Koffer und zog/holte daraus einen Auktionskatalog von traditionellen persischen Kunstwerken, in dem er bis zur Station Madeleine, wo er ausstieg, blätterte.